

Littérature française

Programme

AXE 1 : GENRES ET MOUVEMENTS

- Domaine 2 : le théâtre

AXE 2 : QUESTIONS

- Domaine 4 : la représentation littéraire
- Domaine 5 : littérature et morale

Œuvres

- Corneille, *Le Cid*, éd. B. Donné, GF Flammarion, 2009 ; ISBN : 978-2081224759.
- Marivaux, *La Double Inconstance*, éd. C. Martin, GF Flammarion, 1999 ; ISBN : 978-2080709523.
- Marivaux, *La Dispute*, éd. S. Dervaux-Bourdon, Folio plus classiques, 2009 ; ISBN : 978-2070396627.
- Théophile Gautier, *Le Capitaine Fracasse*, éd. J.-L. Steinmetz, Le Livre de Poche classiques, 1985 ; ISBN : 978-2253037965.
- Colette, *La Vagabonde*, Le Livre de Poche, 1990 ; ISBN : 978-2231000462.

Programme de travail estival

- Procurez-vous les œuvres au programme dans les éditions indiquées.
- Lisez attentivement, crayon en main pour commencer à annoter et repérer certains passages, et fichez les œuvres de Corneille et de Marivaux, y compris les introductions, notes et l'appareil critique des éditions. Ces fiches seront autorisées lors du 1^{er} DST.
 - Lisez également avec attention *L'illusion comique* de Corneille, œuvre en lien avec le programme : vous devrez convoquer cette œuvre dans le cours d'introduction.
 - Enfin, il serait profitable de commencer à lire *Le Capitaine Fracasse* et de réviser vos cours d'Hypokhâgne sur le théâtre.

**CPGE 2 – Spécialité Lettres modernes
2023-2024**

Intitulé du programme : Femmes diabolisées

a) Jules Barbey d'Aurevilly, *Les Diaboliques*, Paris, Livre de Poche, coll. « Classiques », 1999, 573 p. – ISBN : 9782253036548

b) Nathaniel Hawthorne, *La Lettre écarlate*, Paris, Livre de Poche, coll. « Classiques », 2015, 358 p. – ISBN : 9782253163855

Il s'agit des éditions officielles. Ce sont impérativement celles que vous devez vous procurer.

Vous lirez pendant les vacances le texte de Nathaniel Hawthorne. Celui de Barbey d'Aurevilly sera à lire pendant l'année scolaire.

Nous travaillerons de manière chronologique sur l'histoire littéraire du XVIIème siècle à nos jours. Pour commencer l'étude du XVIIème siècle, à la rentrée, vous vous procurerez et lirez également Phèdre de Racine.

Voici également les œuvres que vous aurez à lire pendant les vacances :

- Vacances de la Toussaint, préparation du travail sur le XVIIIème siècle : *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos.
- Vacances de Noël : préparation du travail sur le XIXème siècle : lecture de passages des *Contemplations* de Victor Hugo et de *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset.
- Vacances de février : Lecture d'*Enfance* de Nathalie Sarraute.

Les deux œuvres à lire pendant les vacances (encadrées) feront l'objet d'un contrôle de lecture la semaine de la rentrée.

En lisant *La Lettre écarlate*, vous pouvez prendre des notes sur le thème de la diabolisation.

LECTURES ESTIVALES

KHAGNE – HISTOIRE – RENTREE 2023

- **Enseignement de tronc commun. Histoire contemporaine.**
Les mondialisations, des années 1880 au milieu des années 1930

La lettre de cadrage du jury est accessible ici : <http://www.ens-lyon.fr/sites/default/files/2023-06/Lettre%20cadrage%20tronc%20commun%20Histoire.pdf>

Votre travail estival a comme objectif de commencer à vous **familiariser avec l'histoire économique mondiale** au cours de cette période.

Pour cette première approche, je vous demande :

- De lire et ficher les deux premières parties du manuel de **Régis Bénichi, *Histoire de la mondialisation*, Paris, Vuibert, 2008** (voir pièces jointes).
- De construire une **frise chronologique** que vous complétez au fil de l'année.

Pour compléter cette première approche, je vous conseille également la lecture d'un dossier de la revue *L'Histoire* : « XIXe siècle, Le monde est à nous ! », *L'Histoire*, N° 425-426, juillet-août 2016 (voir pièces jointes).

- **Enseignement de spécialité. Histoire ancienne**

Nous commencerons l'année par la question d'histoire ancienne : « **L'Orient romain de 66 avant notre ère à 235 de notre ère** »

La lettre de cadrage est accessible ici : <http://www.ens-lyon.fr/sites/default/files/2023-06/Lettre%20de%20cadrage%20sp%20C3%A9cialit%C3%A9%20Histoire.pdf>

Votre travail estival a trois objectifs :

- 1) **Bien maîtriser l'histoire générale de Rome durant la période 66 avant notre ère- 14 de notre ère.** Dans cette perspective, je vous demande :
 - De réviser vos cours d'hypokhâgne,
 - De construire vos outils de travail : frise chronologique, fiche par auteur étudié en HK, fiche par acteur (Pompée en particulier).
- 2) **De vous familiariser avec l'histoire de la période 14-235** (en particulier, succession des empereurs, repérage des périodes de crises, construction d'une frise chronologique...) Je vous conseille d'utiliser un ouvrage recommandé par le jury, qui vous sera utile toute l'année : **Patrice Faure , Nicolas Tran et Catherine Virlouvét, *Rome, cité universelle. De César à Caracalla. 70 av. J.-C.-212 apr. J.-C.*, Paris, Belin, 2018.**
- 3) De vous familiariser avec la **géographie** de l'empire romain, en utilisant en particulier **Christophe Badel, Hervé Inglebert, *Grand atlas de l'Antiquité romaine, IIIe s av JC – VIe s ap JC. Construction, apogée et fin d'un empire*, Paris, Autrement, 2014.** (cf cartes jointes, qui vous seront utiles toute l'année).

Bon travail et bonnes vacances !

Anne Thomazeau
annethomazeau@yahoo.fr

BIBLIOGRAPHIE – KHÂGNE – GÉOGRAPHIE

L'UNION EUROPÉENNE : PUISSANCE, TERRITOIRES ET SOCIÉTÉS

Pour prendre connaissance du programme, **lire (et relire) la lettre de cadrage du jury** disponible à l'adresse suivante :

- <http://www.ens-lyon.fr/sites/default/files/2023-06/Cadrage%20pour%20la%20nouvelle%20question%20Union%20europ%C3%A9enne.pdf>

Feuilleter les ouvrages suivants (*en commençant par ceux en rouge*) :

- **ELISSALDE Bernard, BALARESQUE Nicolas, COLOMBEL Yves, DUGOT Philippe**, *Géopolitique de l'Europe*, Nathan/Nouveaux Continents, 2022.
- **FOUCHER Michel**, *L'Union européenne dans le monde*, Documentation Photographique, n° 8145, février 2022.
- **FOUCHER Michel** (dir.), *Europe, Europes*, Documentation Photographique, n°8074, mars-avril 2010
- **GAY Jean-Christophe**, *Les outre-mers européens*, Documentation Photographique, n°8123, mai-juin 2018.
- **Revue CARTO**, *L'Union européenne : une construction géopolitique en devenir*, n°67, septembre-octobre 2021.
- **TETARD Frank, MOUNIER Pierre-Alexandre**, *Atlas de l'Europe. Un continent dans tous ses états*, Autrement, 2021.

Lire des articles sur *Géoconfluences* :

- <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/programmes/concours/ue-puissance-ens-lyon-2024-ressources>

Lire des articles sur le **Géoimage/CNES** (Centre National d'Études Spatiales). C'est un réservoir d'exemples :

- <https://geoimage.cnes.fr/fr/geoimage/lunion-europeenne-puissance-territoires-et-societes>

Pour vous familiariser avec l'Union européenne, consultez le site « Toute l'Europe » et notamment les podcasts de 3 min. :

- <https://www.touteurope.eu/l-europe-et-moi/3-minutes-pour-comprendre-l-europe/>

Suivre l'actualité dans la presse écrite (*Le Monde, Courrier International, Monde diplomatique...*) et à la radio (France Culture, France Inter...) : suivre les débats sur la question des migrations, des inégalités territoriales, des élargissements/candidatures de l'UE et de l'OTAN, sur la politique agricole, industrielle, énergétique, environnementale, les relations avec le voisinage proche, les relations commerciales avec la Chine, les États-Unis, le Mercosur...

Écouter quelques émissions en ligne :

- **Arte** : <https://www.arte.tv/fr/videos/RC-021896/les-grands-enjeux-de-l-union-europeenne>
- **Arte** : <https://www.arte.tv/fr/videos/RC-014036/le-dessous-des-cartes/>
- **France Culture** :
 - <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/affaires-etrangeres/la-communauté-politique-europeenne-sur-le-front-2997355>
 - <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-errances-de-la-politique-migratoire-europeenne>
 - <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-europe-inventaire-avant-elections>

- <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-union-europeenne-un-nouvel-elan>
- <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-l-avenir-de-l-europe-vu-par>
- <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-les-confins-de-l-europe>
- **France Inter :**
 - <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/cafe-europe?p=3>

Pour vous familiariser avec les localisations (*atlas au choix*) :

- **GIULIANI Jean-Dominique, JOANNIN Pascale**, *Atlas permanent de l'Union européenne*, Fondation Robert Schumann, Éditions Lignes, 2005.
- **MERIENNE Patrick**, *Atlas des 27 États de l'Union européenne*, Ouest-France, 2020.

Entraînez-vous à **localiser grâce aux fonds de carte** ou aux **jeux géographiques** :
<https://www.jeux-geographiques.com/>

- Les 27 États de l'Union européenne (en connaissant leur date d'adhésion à l'UE)
- Les États candidats
- Les États appartenant à la zone euro
- Les États appartenant à l'espace Schengen
- Les États voisins de l'Union européenne
- Quelques grandes régions européennes
- La mégalopole européenne
- Les grandes villes européennes
- La *Northern Range*
- Les principaux ports
- Les montagnes, les fleuves, les mers, les littoraux...

Pour me contacter :
 catherine.dubrana@ac-creteil.fr

Bonnes vacances !

BIBLIOGRAPHIE – KHÂGNE SPÉCIALITÉ – GÉOGRAPHIE COMMENTAIRE DE CARTES IGN DE LA FRANCE MÉTROPOLITAINE ET ULTRAMARINE

Afin de préparer au mieux cette spécialité, vous pouvez vous procurer le manuel suivant. Il sera utilisé en cours durant l'année :

- **ALLMANG Cédric**, *Mémento Géographie BCPST 1^{ère} et 2^{ème} années, Prépas Littéraires*, Vuibert, 2022.

Vous pouvez également consulter :

- **ADOUMIÉ Vincent**, *Géographie de la France*, Hachette Éducation, 2019.
- **BEUCHER Stéphanie, SMITS Florence**, *La France, Atlas géographique et géopolitique*, Autrement, 2020. [*Cet ouvrage propose une approche régionale très intéressante*]

Vous pouvez également consulter cet ouvrage pour **une meilleure connaissance de la géographie physique française** :

- **VEYRET Yvette**, *Milieux physiques et environnement*, Paris, A. Colin, coll. Cursus, 2001.

Pour vous aider à localiser les cartes, procurez-vous un petit atlas :

- **MERIENNE Patrick**, *Atlas de la France*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2016.

Vous pouvez vous entraîner à **localiser les régions, les départements, les villes, les préfectures, sous-préfectures, fleuves et rivières, montagnes, côtes** en jouant à des jeux :

<https://www.jeux-geographiques.com/>

Vous pouvez également écouter des **émissions radio** :

- **France Culture** : « **Géographie à la carte** » : émission de 60 minutes à écouter le jeudi à 21h. L'émission est la seule explicitement consacré à la discipline géographique, avec une large place accordée aux géographes et à leurs travaux :
<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/geographie-a-la-carte?p=3>
- **France Culture** : « **Les Enjeux territoriaux** » : émission de 14 minutes, à écouter du lundi au vendredi à 6h07. Centrée sur la France, l'émission aborde des thématiques souvent géographiques, parfois historiques. L'émission invite fréquemment des géographes :
<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-enjeux-territoriaux?p=4>

KHÂGNE - Anglais

Conseils pour la rentrée 2023

Vous conserverez bien-sûr, les ouvrages que vous aurez achetés pour l'hypokhâgne et les utiliserez en Khâgne. Voici donc quelques manuels auxquels vous pourrez vous référer avec profit pendant cette année de concours. Et des conseils pour aborder cette nouvelle année.

Grammaire :

Berland-Delépine, *La Grammaire anglaise de l'étudiant*, Edition révisée, Ophrys, 2022 (ou antérieure).

Profitez des vacances pour revoir les bases de la grammaire et la conjugaison.

Vocabulaire : (celui que vous aurez utilisé en HK)

Traduction :

Jean-Marc HIERNARD, *Les règles d'or de la traduction*, Anglais-français/ Français-anglais, Ellipses, 2003

Littérature :

Françoise Grellet, *Anthologie de la littérature anglophone*, Hachette Supérieur, 2015

Robin Wilkinson, *Le commentaire littéraire anglais*, Close Readings, PUF, 2015

Stéphanie Durrans, *Le commentaire et la dissertation en langue anglaise*, Optimum, Ellipses, (2^{ème} édition), 2022

Civilisation :

Françoise Grellet, *A Cultural Guide*, Nathan, (5^{ème} édition), 2023

Dictionnaire unilingue : *The Concise Oxford English Dictionary*, Oxford University Press. Nul besoin de l'acheter neuf, il peut être acheté d'occasion, à condition qu'il n'y ait pas d'annotations à l'intérieur.

Lectures :

Je ne ferai pas, ici, de recommandations spécifiques car il faut que ces lectures vous soient agréables. L'important étant de lire en anglais.

Profitez donc des vacances pour lire de l'anglais, littéraire, journalistique, etc.

Quelques titres de presse :

The Guardian (GB)

The Economist (GB)

The Independent (en ligne uniquement) (GB)

The New York Times (US)

The Washington Post (US)

The International New York Times (US)

Pour entraîner votre oreille, améliorer votre compréhension, apprendre du vocabulaire, réviser de la grammaire, etc., voici deux sites où, quels que soient vos goûts, vous trouverez de quoi joindre l'utile à l'agréable : <http://www.bbc.co.uk/learningenglish/> . Et aussi www.ted.com/talks

Bibliographie et conseils de travail

ESPAGNOL

Mme ANDRE

prof.espanol.andre@gmail.com

Lire et s'informer

1. lire régulièrement la presse en langue espagnole : vous pouvez commencer par lire *Vocable* (de nombreuses notes de lexique accompagnent les articles) ou pour ceux qui sont plus à l'aise dans la lecture de l'espagnol,

des journaux tels que *El País*, *El Diario.es* ou *El Mundo* [EL PAÍS: el periódico global \(elpais.com\)](#) ; [elDiario.es - Noticias de actualidad - Periodismo a pesar de todo](#) ; [EL MUNDO - Diario online líder de información en español](#)

2. écouter et regarder des informations, des documentaires, des films en espagnol par exemple sur RTVE (Espagne) <http://www.rtve.es/> ou sur CNN en espagnol (Etats Unis et Amérique Latine) <http://cnnespanol.cnn.com/>.

Vous trouverez aussi de courtes vidéos sur des sujets d'actualité sur le site Vocable : [Actus espagnol - Vocable](#)

Réviser**Conjugaison :**

- **le présent de l'indicatif et du subjonctif** (verbes réguliers, verbes à diphtongue et à affaiblissement, verbes irréguliers)

- **l'impératif**

- **le futur** (verbes réguliers et irréguliers)

- **l'imparfait** (verbes réguliers et irréguliers) et **le passé simple** (verbes réguliers et les principaux verbes irréguliers: *hacer, tener, ser, estar...*)

- **le conditionnel**

- **le subjonctif imparfait**

- **le passé composé**

- **le futur proche**

- **les principaux emplois du subjonctif** (verbes exprimant une volonté, un ordre, une interdiction, une crainte; no+subjonctif; expression du futur dans une subordonnée; *quizás...*)

- **la concordance des temps**

Grammaire :

- L'enclise
- Les pronoms personnels
- Les adjectifs et pronoms possessifs
- Les adjectifs, pronoms et adverbes démonstratifs
- L'obligation personnelle: *tener que* +infinitif
- L'obligation impersonnelle: *hay que* +infinitif
- Construction des verbes du type *gustar*
- Les tournures impersonnelles du type *Es interesante notar* (pas de préposition en espagnol devant l'infinitif)
- Les prépositions : *en, a*
- Les emplois de *por* ou *para*
- Les comparatifs d'égalité (*tan, tanto, tanto, a, os, as ... como*), de supériorité (*más ... que*), d'infériorité (*menos ... que*)
- Le superlatif
- Les comparatifs et superlatifs irréguliers
- Les emplois de *ser* ou *estar*
- Les emplois de *pero* ou *no...sino (que)*

Faits de langue :

- *Al* + infinitif = *cuando* + verbe conjugué
- Les structures emphatiques: *c'est...qui, c'est...que*
- *Como si* + imparfait du subjonctif
- Style indirect: *decir que* + indicatif (dire que + indicatif) / *decir que* + subjonctif (dire de + infinitif)
- La traduction de *devenir* (*ponerse, hacerse, volverse ...*)
- L'expression de la durée: *desde* ou *desde hace*
- Ne pas confondre *haber* et *tener*
- Ne pas confondre *pedir* et *preguntar*
- *Ir, seguir, estar* + gérondif
- *Soler* + infinitif

BIBLIOGRAPHIE CPGE ALLEMAND

Ouvrages nécessaires :

- « Vox allemand » F. Rouby/H. Scharfen Ed. Ellipses
- « Dire le monde » F. Rouby Ed. Ellipses
- « Journ'allemand » C. Deussen/M. Ferret Ed. Bréal
- « J'assure en allemand » M. Kowallik/S. Maugey Ed. Ellipses

- Une grammaire :

par ex. : « Maîtriser la grammaire allemande » R. Métrich/A. Brüssow Ed. Hatier ou « La grammaire allemande par les exercices » R. Bunk/Y. Debans, Ed. Casteilla ou « Pratique de l'allemand de A à Z » J. Janitza/G. Samson Ed. Hatier ou « Na also ! » W. Legros Ed. Ellipses

- Un dictionnaire bilingue : en ligne : leo.org ou pons.com ou langenscheidt.com (les 2 derniers existent aussi en version papier)
- Un dictionnaire unilingue : Duden.de ou Wahrig (payant) (les 2 existent en version papier)

- Consulter très régulièrement pour l'actualité : spiegel.de, logo tivi zdf.de, top thema dw.com, arte .tv (à regarder en VO allemand avec ou sans sous-titres)

- S'entraîner avec duolingo.com , learningapps.org ou autre régulièrement

PS : tous les traducteurs automatiques comme google traduction, reverso et autres sont à bannir : aucun n'est à la hauteur du cerveau humain !!!

Viel Spaß und Glück
Birgit SCHRÜFER

allmoissan@hotmail.fr

CPGE2-Première supérieure

LATIN

Le thème de culture antique est inchangé : *Guerre et paix*.

La bibliographie a été communiquée aux étudiants. Ceux qui ne l'auraient pas reçue sont invités à m'écrire.

Bonnes lectures, bonnes vacances !

Christine Dussin, professeure de lettres classiques

christine.dussin@ac-creteil.fr

Classe de khâgne du lycée Jean Vilar
Cours de philosophie – Mme Lepiller – thème de la métaphysique
Travail à réaliser pendant l'été

- 1) Lire l'introduction du livre *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?*, dirigé par Francis Wolff. (17 pages, fournies en PDF).
- 2) Pour guider votre lecture, répondre au questionnaire ci-dessous.

NB. Ne cherchez pas absolument à comprendre chaque ligne de ce que vous lisez : l'auteur fait référence de manière allusive à de nombreux auteurs, courants philosophiques et mots de vocabulaire qui n'ont pas besoin de vous être tous familiers pour que vous puissiez vous entraîner à repérer les idées principales. Le questionnaire est précisément conçu pour vous aider dans ce repérage. Prenez-le comme un exercice de lecture : si on attend de tout comprendre à ce qu'on lit pour lire, on ne commence jamais ; au contraire, c'est en lisant qu'on apprend à comprendre (de mieux en mieux) ce qu'on lit.

Questionnaire

Dans les lignes qui suivent, le sigle PQPR signifie « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? ». Les réponses aux questions n'ont pas besoin d'être très développées.

Refaire de la métaphysique

- 1) Peut-on dire que la métaphysique est morte ? Pourquoi ? p. 9-10.
- 2) Pourquoi la métaphysique a-t-elle perdu en attrait dans l'histoire récente ? A quel concept l'oppose-t-on et pourquoi ? p.10.
- 3) Qu'est-ce que la métaphysique ? p.11.
- 4) Quels sont les trois signes du renouveau de la métaphysique ? p.11-13.

Questions complémentaires :

- 5) 1^{er} signe. Pour le comprendre, vous aurez besoin de saisir une distinction schématique qui oppose (ou a opposé) différentes écoles en philosophie contemporaine : la distinction entre philosophies analytique et continentale. À l'aide du propos contenu dans le livre et éventuellement d'une rapide recherche, explicitez quelle est cette distinction.
 - 6) 2^{ème} signe. Expliquez rapidement pourquoi les concepts classiques et les questions métaphysiques listées correspondent à la définition de la métaphysique relevée page 11.
- 7) Pour quelles raisons a-t-on besoin de la métaphysique ? p.13-14.

« Métaphysique à l'École Normale Supérieure » : le groupe MENS

- 8) Quelle méthode semble nécessaire à l'auteur pour faire de la métaphysique de manière fructueuse ? Quelle méthode philosophique cela vous rappelle-t-il ? p. 14.

La question « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »

- 9) Pourquoi cette question semble-t-elle être la question métaphysique par excellence ? p.16.

NB. La suite de l'article est plus compliquée, ne vous affolez pas si vous ne comprenez pas tout, c'est normal.

10) Pourquoi pourrait-on spontanément penser, selon R. Nozick, que cette question ne peut pas avoir de réponse ? (début de la p. 17).

Nozick évoque deux manières de contrer cette réponse spontanée :

- en proposant l'existence d'un état naturel qui n'a pas besoin d'être expliqué.
11) Quelles sont les deux solutions possibles dans ce cas ? fin p.17-début p.18.
- sans avoir recours à l'idée d'un état naturel.
12) Expliquez rapidement les deux solutions proposées, à savoir le principe d'indifférence des probabilités et l'hypothèse de fécondité.

Une (ou plusieurs) question(s), quelques réponses (ou aucune)

13) Peut-on purement et simplement se contenter de disqualifier la question PQPR (c'est-à-dire de la considérer comme inutile, vaine ou absurde) ? Quels sont les types de stratégies de disqualification possibles ? p. 20.

14) Sur quoi peut-on essayer de s'appuyer pour répondre à la question PQPR ? p. 20-21.

15) Pourquoi pourrait-on considérer que la question PQPR comme mal posée ? p. 21.

16) Quelles sont les stratégies proposées pour répondre à la question PQPR ? (Ne cherchez pas à entrer dans le détail.) p. 22-23.

17) Repérez dans le texte la définition du principe de raison suffisante. En quoi est-il lié à la question PQPR ? P. 24.

18) En quoi la question PQPR pousse-t-elle à faire de la métaphysique ? p. 25.

Introduction

Francis WOLFF

(RE) FAIRE DE LA MÉTAPHYSIQUE ?

Le mot « métaphysique » suscite parfois encore réprobation ou sarcasme. Presque disparu des programmes scolaires, le mot était supposé trahir la naïveté ou l'ignorance de son utilisateur : la chose elle-même était morte, disait-on, l'histoire de la philosophie l'avait enterrée. Car pour qui la philosophie se confond avec son histoire, l'histoire de la philosophie se confond, elle, avec celle de la mort de la métaphysique. Mais alors depuis quand ? Hume (les *Dialogues*) ? ou Kant (« incapacité de la raison à sortir des limites de l'expérience ») ? ou Hegel (logique d'entendement) ? ou Marx (la *caméra obscura* de l'idéologie) ? ou Comte (l'« âge métaphysique ») ? ou Nietzsche (les « arrière-mondes ») ? ou Freud (« illusions de la libido scienti ») ? ou Carnap (« non-sens ») ? ou Popper (« ligne de démarcation ») ? ou Heidegger (« oubli de l'être ») ? ou Foucault (« nous sommes vouées historiquement à l'histoire ») ? ou Derrida (« déconstruire la métaphysique ») ?, etc. Il était inutile d'objecter que certains de ces mêmes philosophes avaient contribué à renouveler les questions métaphysiques, ou que d'autres, métaphysiciens déclarés, avaient dans le même temps bâti des systèmes spéculatifs aussi solides que ceux de l'âge classique ; il ne servait à rien non plus d'avancer que la longueur de l'agonie rendait le décès suspect (elle était donc bien vivante pour qu'il faille sans cesse refaire part de sa mort !) ou que la disparité de ses adversaires — certains brandissant contre la métaphysique « la » science, d'autres

rendant celle-ci complice des péchés de celle-là – vidait l'idée de métaphysique de son sens ; il était aussi inutile de s'interroger sur ce qui pourrait rester de vrais « métaphysiciens », reconnus et avoués, après un tri aussi sévère : à tout prendre, il n'est pas de grande philosophie qui n'ait sa part critique, et donc « antimétaphysique » en un sens du terme (même Aristote, le fondateur ancien de la métaphysique, ou Descartes, son re-fondateur moderne, pourraient à ce compte être enrôlés sous cette bannière) – le dogme de la mort de la métaphysique s'aurait de toute façon fort fort que ces arguments. La métaphysique était, sinon achevée, du moins à achever sans cesse, elle était (comme autrefois la sophistique) l'ennemi constant et toujours recommencé de la « vraie » philosophie, elle était le repoussoir permettant de tracer la frontière entre « eux » (les théologiens, les réactionnaires, les mystifiés, les ingénus, les demeurés) et « nous », antimétaphysiciens, les seuls « philosophes » dans le sens de l'histoire.

Car la face affirmative du dogme « antimétaphysicien », c'était la foi historiciste. On ne croyait pas à « la » métaphysique, parce qu'on croyait à « l' » histoire. Comme toute croyance invétérée, celle-ci s'ignorait telle. On ne pensait donc pas croire à l'histoire, on pensait dans l'histoire, on était en elle. La métaphysique, quelle qu'en fût la définition, appartenait à un stade révolu de la pensée, elle n'était même rien d'autre que cela, le révolu dans la pensée, ce que la pensée a, « depuis toujours déjà », besoin de penser comme son passé et son préalable. Pour qui est accoutumé à penser que la pensée a une histoire, et que cette histoire a un sens, et que ce sens est inéluctable et obvie, il y a des interdits qui se confondent avec des impossibles, et ceux-ci ont la forme du « on ne peut plus désormais » : ce syntagme historiciste, où se mêlent les deux sens du verbe « pouvoir » : a servi de constante à toutes les utopies politiques du XX^e siècle ainsi qu'à toutes ses avant-gardes artistiques ; il fait encore quelques dégâts dans certaines argumentations esthétiques.

Sans ce doublet « historicisme–antimétaphysique », on ne comprendrait rien à ce qui arrive, au XXI^e siècle, à la métaphysique. Il est possible en effet que, en cette matière, les siècles pairs soient des siècles de démontage et les siècles impairs des siècles d'échafaudage. Le XX^e siècle a certes connu quelques grands métaphysiciens (A. Whitehead, H. Bergson, D. Lewis), mais ils ont été marginalisés par les courants les plus influents

de la philosophie – du cercle de Vienne à la déconstruction, en passant par le structuralisme et l'herméneutique. Or, divers signes montrent, en même temps qu'un écroulement du mythe historiciste, un retour corrélatif de la métaphysique, entendue simplement comme une *enquête rationnelle sur les questions au-delà de l'expérience*.

Le premier d'entre eux est celui qui paraîtra le plus paradoxal aux yeux de beaucoup : c'est le développement considérable de la « métaphysique analytique », notamment aux États-Unis et en Australie, et plus généralement partout où a peu pénétré, justement, le thème historiciste de la « fin » de la métaphysique qui a dominé la seconde moitié du XX^e siècle français. Car, pour qui s'imaginerait encore que la philosophie analytique est une sorte de philosophie du langage, ayant tout au plus annexé la logique et la philosophie des sciences, il y a là quelque chose de surprenant, voire d'incompréhensible. Oui, c'est dans les contrées analytiques que s'est développée depuis trois décennies une métaphysique riche, vivante, avec ses systèmes, ses maîtres, ses écoles, ses controverses, ses institutions, ses colloques, ses revues, etc. C'est là que l'on reprend, sans honte et sans naïveté, les problèmes classiques, sans les croire ni réglés ni dépassés, c'est là que l'on invente de nouveaux concepts ou de nouvelles questions métaphysiques, à la lumière des nouvelles logiques ou des nouvelles théories physiques. Bien sûr, comme tous les courants, celui-ci a ses limites, et on les connaît : nouvelle sophistique qui ignore l'épistémologue historique des problèmes, dit-on (c'est de moins en moins vrai) ; qui mime le style scientifique sans en avoir ni les moyens ni le contrôle (encore que la vigilance des contradicteurs tienne souvent lieu de preuve *a posteriori*) ; à laquelle sa sécheresse rhétorique, l'intellectualisme de ses arguties, la gratuité de ses conjectures ont fait perdre tout contact avec les préoccupations métaphysiques ordinaires et tout lien avec les inquiétudes existentielles ; où le fractionnement infini des questions se fait au détriment de la dimension générale ou architectonique, voire de tout enjeu réel (éthique, religieux, vital) ; dont la technicité des moyens de détail est proportionnelle à la précarité des principes fondateurs, etc. Il y a du vrai dans tout cela. Il n'empêche que l'on trouve, chez les plus audacieux et les plus novateurs d'entre ces nouveaux métaphysiciens, une invention spéculative liée à une rigueur argumentative qui valent une formidable

cure de jouvence au lecteur « continental », habitué à plus de circonspection dans les questions et à plus de légèreté dans leur traitement, et qui peuvent avoir sur lui un effet libérateur : oui, il est (encore) possible de poser directement des questions fondamentales et de tenter d'y répondre « le dos au mur », c'est-à-dire sans autre arme que des raisonnements, les plus serrés et les plus irréfutables possibles, et « sans filet », c'est-à-dire sans se contenter de citer, commenter ou interpréter les « grands auteurs ». Quelque défaut que l'on trouve à leur style, que l'on nomme encore (pour combien de temps ?) « analytique », il faut reconnaître que ceux-ci, au moins, « philosophent » tout de bon.

Car, et c'est le deuxième signe que devrait percevoir quiconque s'intéresse à *qui* nous sommes et pas seulement à la manière dont nous le sommes historiquement devenus, les concepts classiques (les « universaux », les « propriétés », le « possible », l'« identité », la « causalité », l'« individualisation », etc.) et les questions métaphysiques (unité ou pluralité des êtres, nature de l'espace et du temps, relation de la pensée et du corps, possibilité du libre arbitre, existence d'un être nécessaire, etc.) ont été, ou pourraient être encore, considérablement renouvelés par les développements de la logique modale, de la théorie des ensembles ou des catégories, de la théorie de la relativité ou de la physique quantique, voire des sciences cognitives. Comme cela a toujours été le cas, c'est, aujourd'hui encore, par un dialogue avec les sciences vivantes, et non par la seule réinterprétation indéfinie des textes classiques, si utile qu'en soit la lecture constante, que doivent être reposées à nouveaux frais les questions métaphysiques de toujours : car ce qui a rendu classiques ces textes, c'est justement que, loin d'appartenir à une hypothétique histoire autonome de la métaphysique, ils étaient eux-mêmes le fruit d'un dialogue vivant avec les sciences de leur temps.

On percevra d'ailleurs comme un autre signe de l'écroulement du dogme « historiciste-antimétaphysique » l'intérêt croissant des jeunes chercheurs pour le travail direct sur les questions dites de philosophie générale, et donc souvent de métaphysique, ne serait-ce que par suite de l'épuisement naturel — ou de la métamorphose — des grands paradigmes alternatifs du siècle dernier : phénoménologie, herméneutique, empirisme logique, structuralisme, « tournant linguistique », déconstructionnisme, etc. ; le

succès récent de livres d'introduction à la « métaphysique » va dans le même sens.

Mais il ne suffit pas de clamer que la fin de la fin de la métaphysique est venue pour proclamer qu'il faille en faire — ou en réfaire. Après tout, des raisons sérieuses, non historiques, militent depuis toujours contre la spéculation métaphysique. Passons rapidement sur le reproche d'inutilité, selon lequel les questions métaphysiques seraient par définition inso-lubles, donc vaines ; après tout, il vaut contre la philosophie en général. On retiendra davantage le reproche d'inanité selon lequel on peut tout-jours croire, ou feindre, que la « philosophie des sciences » permette aux sciences de n'être pas aveugles sur elles-mêmes, ou que la « philosophie du droit » soit nécessaire à la clarté du droit, que la « philosophie politique » ou la « philosophie morale » soient susceptibles d'éclairer les choix, de fonder les valeurs ou d'orienter l'action, on ne voit pas — dit-on — quels bénéfices théoriques ou pratiques attendre d'une nouvelle querelle des universaux. Mais est-ce si sûr ? Certes, les sciences ont conquis leur indépendance par rapport à la philosophie, et les « philosophes de... » (du droit, des sciences, de l'art, etc.) ont conquis leur autonomie par rapport à la métaphysique ; nul ne s'avise plus de décréter qu'un athée ne peut être géomètre. Mais on sait aussi que les théories physiques ne peuvent éviter les questions métaphysiques (espace, temps, individualisation, réalité, etc.), et que les sciences humaines ne sont pas les mêmes si l'esprit et le corps sont une seule et même chose ou s'ils sont réellement distincts ; que le droit, la morale, la politique, n'ont pas le même sens si Dieu existe ou s'il n'existe pas, si le libre arbitre est une réalité ou s'il est une illusion, etc. Il serait donc facile de montrer que, même sans vouloir réinstaller la métaphysique en position de « philosophie première », fondatrice universelle, il n'est guère de question philosophique qui, posée dans sa radicalité, ne débouche sur un concept métaphysique : jusqu'où le philosophe antimétaphysicien acceptera-t-il de s'aventurer sans craindre de se brûler les ailes ?

Tout cela dit assez qu'on ne peut manquer de « faire » de la métaphysique dès qu'on entreprend de philosopher. Mais la seule raison de *vouloir* en faire est ailleurs : c'est que, si vous la chassez par la grande porte de la philosophie, elle reviendra par la fenêtre, et sans doute de la plus

mauvaise manière. Que la philosophie abandonne la spéculation (l'interrogation, l'enquête) rationnelle sur les questions au-delà de l'expérience, et elle laisse le champ libre à toutes les spéculations irrationnelles, aux charlatanismes de la quête spirituelle, aux marchands d'illusion illuminée. S'il y a, aujourd'hui, un terrain que la philosophie devrait tenir soigneusement sous sa garde, c'est bien celui-là. Il serait paradoxal que, après avoir dû perdre un à un ses objets traditionnels au profit des sciences, et au moment où le seul territoire que celles-ci n'ont pas pu totalement investir (celui des grandes inquiétudes humaines, des tremblements existentiels immémoriaux, les fameux « d'où venons-nous ? », « où allons-nous ? », « qu'y a-t-il de réel ? ») se trouve naturellement occupé par les irrationnelles les plus exaltées, la philosophie décide volontairement d'abandonner son bastion le plus sûr à ces ennemis de toujours.

« MÉTAPHYSIQUE À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE » :
LE GROUPE MENS

Le moment semble donc venu, en France, de relancer l'enquête métaphysique en cherchant des méthodes adaptées. Or, il s'avère que si les démolisseurs ont souvent recours à la parole solitaire ou cryptique, à l'isolement magistral voire au style prophétique, les périodes de construction rationnelle, en métaphysique, s'accompagnent généralement de méthodes dialogiques, de travaux en groupe, de discussions réglées, d'argumentations *pro et contra*, etc. En outre, sur ces questions métaphysiques enracinées dans l'histoire et renouvelées au présent, la recherche philosophique française doit pouvoir croiser les traditions différentes, d'autant que l'ignorance réciproque, voire l'affrontement, entre philosophes « analytique » et « continentale » appartiennent désormais au passé, et que des historiens de la philosophie eux-mêmes (ancienne, médiévale et moderne) entreprennent de construire des ponts entre les concepts métaphysiques hérités et ces mêmes concepts réjouis par les outils contemporains.

La situation de la philosophie à l'École normale supérieure rend particulièrement favorable la constitution d'un tel groupe grâce à la coprésence d'équipes de recherche en philosophie contemporaine d'obédience diverse. En outre, certains chercheurs isolés, soit à l'Institut Jean-Nicod (JIN) – qui regroupe des chercheurs et enseignants-chercheurs en philosophie de la cognition et du langage, relevant généralement de la tradition analytique –, soit au Centre international de philosophie française contemporaine (CIEPFC) – qui regroupe des enseignants-chercheurs ou des doctorants travaillant plutôt dans la mouvance post-structuraliste –, s'intéressaient aux questions métaphysiques et avaient peu l'occasion de travailler collectivement ces questions et encore moins en collaboration avec d'autres équipes.

L'idée était donc de former un groupe de travail, le groupe « Métaphysique à l'ENS », mêlant des universitaires et des chercheurs issus de diverses traditions, entourés de quelques jeunes docteurs ou doctorants. Ce groupe fut formé en novembre 2004. Son fonctionnement repose sur trois principes. Le premier est constitutif : il est possible d'aborder rationnellement les problèmes métaphysiques, autrement dit : la métaphysique n'a pas épuisé tous ses possibles. Les deux autres sont méthodologiques : on doit tenter de traiter ces questions *pour elles-mêmes* sans y voir seulement des manifestations « historiquement significatives » (offertes à l'interprétation ou à la déconstruction), ni chercher à commenter des positions, arguments et doctrines des auteurs classiques. Enfin, les thèses présentées ne doivent reposer que sur la solidité de leurs arguments afin d'être ouvertes à la critique et à la *discussion* collective.

Le groupe s'est réuni tous les mois au cours de l'année universitaire 2004-2005. Une journée d'études publique, tenue à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm le 11 juin 2005, a permis de présenter les principaux exposés de l'année, profondément remaniés après discussion : outre les orateurs réunis ce jour-là (Paul Clavier, Élie During, Frédéric Ferro, Quentin Meillassoux, Frédéric Nef, David Rabouin, Jean-Baptiste Rauzy, Francis Wolff), le groupe MENS a pu compter, tout au long de l'année, sur la participation active de Sacha Bourgeois-Gironde, Trisan Garcia, Claudine Tiercelin et Frédéric Worms. Ce livre propose

La version écrite de ces communications publiques, de nouvelles remaniées après les nouvelles discussions de la journée d'études.

LA QUESTION « POURQUOI Y A-T-IL QUELQUE CHOSE
PLUTÔT QUE RIEN ? »

Pour sa première année, le groupe MENS a choisi une question particulièrement cruciale pour la métaphysique, comme le concèdent sans doute également ses adversaires et ses partisans : la question « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » – question qui est indiscutablement métaphysique, en ce sens minimal qu'aucune autre discipline ne peut prétendre la poser, et encore moins la résoudre ! Elle semble porter toutes les charges qui pèsent sur la métaphysique. Pour les uns, par son insolubilité évidente, elle montre bien le caractère ridicule, dépassé, oiseux voire inepte de toute interrogation métaphysique ; pour les autres, dans sa radicalité absolue, elle indique ce que la métaphysique a d'indépassable, de nécessaire, de fondamental voire d'ultime. Elle incarne à elle seule quelques vertus et tous les péchés de l'interrogation métaphysique¹. En somme, elle est la question « métaphysique » par excellence, tant au sens dépréciatif du terme (métaphysique donc frivole) qu'au sens positif (métaphysique donc profond). Elle nous a semblé en tout cas constituer un noeud de difficultés et de concepts dont les doctrines classiques sont loin d'avoir épuisé les possibles et sur lesquels la discussion s'avère encore et toujours féconde.

Le groupe de travail a commencé par une lecture collective de l'étude récente sans doute la plus riche sur la question, celle de R. Nozick, « Why is there something rather than nothing ? »². Il ne

1. Voir la contribution de F. Ferro, *infra*, p. 57.

2. R. Nozick, « Why is there something rather than nothing? », in *Philosophical Explanations*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1981, p. 115-164. Ce texte est accessible en ligne sur le site des Editions Rue d'Ulm (www.presses.ens.fr) dans le dossier de présentation de notre livre.

nous a pas été possible, comme nous l'aurions souhaité, de reproduire ce texte dans le présent volume, mais il faut avouer qu'il a été, peu ou prou, à l'horizon de la plupart de nos contributions. On en résumera donc ici les principaux moments.

La première réponse qui semble s'imposer, selon R. Nozick, consiste à dire que la question ne peut justement pas avoir de réponse car toute explication introduirait un « quelque chose » et enterrerait donc dans ce qui doit être expliqué. Cependant Nozick ne veut pas s'arrêter à la critique de la question mais se propose plutôt de trouver une procédure générale pour évaluer ce que serait une réponse satisfaisante.

Il commence donc par critiquer ce premier argument qui rendrait impossible une « explication » de toute chose (p. 116-121). Il analyse la relation d'explication entre vérités comme une relation d'ordre strict, ce qui implique qu'il n'y a rien qui puisse s'expliquer par lui-même. Il semble dès lors y avoir deux possibilités : soit il y a un *explanans* « P » de toute vérité, soit il y a une chaîne infinie d'*explanantia* sans *explanans* ultime. Dans le premier cas, soit cette vérité sans explication est absolument *nécessaire*, soit elle est un *fait brut*. Mais il y a un troisième cas possible : un principe, qui n'est pas nécessaire absolument mais nécessaire *ex hypothesi* et dérivé de vérités fondamentales ou de lois absolument générales, pourrait « s'*autosubsister* » ou être une instance de lui-même.

Pourtant, tout n'a peut-être pas à être expliqué. On peut distinguer des théories *inégalitaires* qui séparent les faits (ou les vérités) qui doivent être expliqués et ceux qui n'ont pas à l'être (par exemple : le mouvement rectiligne uniforme est posé comme un « état naturel » dans la théorie physique galiléenne) ; et des théories *égalitaires* qui nient cette démarcation. Une théorie *inégalitaire* sur cette question peut poser comme « état naturel » (et donc sans explication) soit le Rien, soit la plénitude de ce qui existe.

Dans le premier cas, le quelque chose est l'*explanandum*, et l'*explanans* (qui n'a pas lui-même à être expliqué) serait une « force » qui ferait dévier de cet état. On pourrait par exemple poser un néant et une force « amnihilante » qui ferait que le néant s'autocannule pour qu'il y ait quelque chose – un peu à la manière, note plaisamment R. Nozick, dont l'aspirateur devenu fou du *Yellow Submarine* des Beatles finit par s'aspirer lui-même.

Dans le second cas, le quelque chose est l'état « naturel » – ce qui ne signifie pas nécessairement un état de perfection, car on pourrait aussi se demander si le rien pourrait être plus parfait. Un argument classique en faveur de ce privilège de l'être est qu'il ne peut pas surgir du néant : il doit donc être l'état « naturel ». L'avantage d'une théorie inégalitaire est qu'elle amoindrit l'arbitraire du fait brut en distinguant ce qui relève de ce fait (« état naturel ») et ce qui doit être expliqué.

Une théorie *égalitaire* peut partir du *principe d'indifférence* des probabilités. On admet que toutes les possibilités sont à égalité ; or il y a plusieurs possibilités qu'il y ait quelque chose et une seule qu'il n'y ait rien selon ce principe. En ce cas, le « quelque chose » serait plus probable (voire infiniment plus probable) que le rien. Même si on assimile toutes les possibilités qu'il y ait quelque chose à une seule classe, le rien ne peut constituer qu'une seule possibilité. Il ne peut donc y avoir, au maximum (« dans le pire des cas »), qu'une chance sur deux qu'il n'y ait rien. Mais une vraie théorie *égalitaire* ne part pas de ces *probabilités* de quelque chose plutôt que rien, car cela présupposerait que l'état naturel soit la non-réalisation de toutes ces possibilités, mais elle pose *toutes les possibilités comme réalisées* en même temps : c'est l'hypothèse de *fécondité* : Tout ce qui peut être est.

L'hypothèse *égalitaire* de *fécondité* à l'avantage de répondre à la question « Pourquoi quelque chose plutôt que rien ? » sans laisser aucun fait brut arbitraire : il y a à *la fois* quelque chose et rien, mais dans le même monde possible. Cependant, même si cela répond à la question originelle, une nouvelle question surgit : « Pourquoi cette hypothèse *égalitaire* est-elle vraie ? » Son avantage est qu'elle repose sur un principe général d'invariance : c'est la seule hypothèse qui puisse être invariante relativement à toutes les possibilités. Cette solution aurait donc un caractère d'*autosubsumption*. Le principe de *fécondité* peut s'*autosubsumer* parce qu'il dit que toutes les possibilités sont réalisées et que ce principe est lui-même une des possibilités, la possibilité maximale. Mais ces possibilités font des lois et des explications de simples accidents de certains mondes. Il serait possible, montre Nozick, de limiter ce principe de *fécondité* aux possibilités dénotant une unité des explications mais, en ce cas, on perd

l'avantage d'une théorie absolument *égalitaire* en posant comme fait brut ces contraintes d'uniformité des lois et des explications.

Y a-t-il un principe général qui permettrait d'identifier un principe qui soit lui-même *ultime* sans être arbitraire, un principe qui nie qu'il y ait des faits bruts ? Ce principe pourrait être le Principe de raison suffisante : toute vérité a une explication. Le problème est que ce principe n'est pas lui-même *autosubsumant* et qu'il n'est même pas évident qu'il soit vrai.

Outre la question de la réflexivité d'une loi générale, l'autre question est celle du statut ontologique de ces lois elles-mêmes. Se pose alors le problème de savoir quelles sont leurs relations aux faits. Nozick termine ses différentes analyses, dont on n'a pu donner ici qu'une faible idée, par quelques considérations sur les (prétendues ?) expériences mystiques à propos d'un (éventuel) au-delà de l'existence et de l'inexistence.

UNE (OU PLUSIEURS) QUESTION(S), QUELQUES RÉPONSES (OU AUCUNE)

On le voit : la question est intéressante à deux niveaux. Par elle-même, elle est intéressante à analyser, comme question métaphysique. Elle est une sorte de révélateur de ce qu'est la métaphysique (ou du type de critique qu'on peut lui faire), de ce que la métaphysique peut être ou de ce qu'elle ne peut pas faire. La question est alors celle de la question elle-même : est-elle une ou multiple, a-t-elle un sens ou non, est-elle légitime ou non, qu'est-ce qui la rend possible, nécessaire ou superflue ? C'est à ces questions sur la question que nous avons consacré la première partie de ce livre. Mais toute question (bien posée) appelle une (ou plusieurs) réponse(s). On change alors de niveau : on ne questionne plus la question de l'être mais l'être lui-même. La question est alors intéressante, non plus comme question métaphysique, mais comme question posée au métaphysicien. C'est à approfondir quelques réponses possibles, ou plausibles, qu'est consacrée notre seconde partie.

La position la plus commune, et en un sens la plus convenue, consiste bien sûr à disqualifier la question. Quand cette attitude n'est pas *a priori*, le mode de cette disqualification devient un geste philosophique significatif. Élie Durning et David Rabouin, dans « Réduction, blocage, déplacement : l'art de disqualifier la question », cartographient ces modes en partant de l'intuition que les philosophes se distinguent, non seulement par les réponses qu'ils font à une telle question, mais tout autant par la manière dont ils peuvent refuser de poser le problème. Mais disqualifier la question comme non-sens, n'est-ce pas lui accorder une grande importance en lui reconnaissant la capacité d'interroger les limites du sens et du non-sens ? De fait, la frontière entre disqualification et requalification est parfois assez floue. La typologie des modes de disqualification a donc tout intérêt à se construire à partir des stratégies mises en œuvre plutôt que d'arguments types, dont la portée philosophique n'est pas toujours immédiatement lisible. Ils distinguent ainsi trois grandes stratégies : d'abord la stratégie de réduction (à une question préalable, qui admet le cas échéant une réponse triviale), stratégie identifiable chez Spinoza et chez Kant ; ensuite, la stratégie de blocage (élimination de la question comme simple non-sens), chez Carnap et dans une certaine mesure chez le premier Wittgenstein ; enfin la stratégie de déplacement (vers un autre problème, bien réel celui-là, que la question recouvre), chez Wittgenstein encore, mais aussi chez Bergson et Sartre. Ils examinent en conclusion une reformulation de la question posée par Leibniz, qui a l'avantage de rediriger l'attention vers le problème de l'existence du monde sans l'envisager d'emblée dans les termes d'une alternative entre être et néant.

Mais si certains philosophes ont fait de cette question le modèle de celles qu'on ne doit pas poser, d'autres ont accepté de la poser et parfois même d'y répondre. Après avoir rappelé les sources classiques de la question et celles de sa redécouverte moderne puis contemporaine, après avoir aussi analysé ses diverses formulations, ou reformulations, selon leur niveau de radicalité, Frédéric Ferro entreprend, lui, au chapitre 2, de dresser la cartographie de cet autre champ de bataille : celui des réponses possibles. S'appuyant sur la classification de Nozick, il distingue trois genres de réponses. D'abord celles qui s'appuient sur un fait, une vérité ou une entité irréductible, par exemple le *fait brut* de l'existence (mais

s'agit-il d'une réponse ou d'un refus de répondre ?) et ses reformulations plus ou moins raffinées ; ou encore la *nécessité* de l'existence de quelque chose et ses différents niveaux. Deuxième genre de réponses, celles qui conduisent à une pluralité de vérités ou de faits : mais on peut réduire chacune de ces réponses à une autre. Enfin, les réponses qui conduisent à un *principe général* (ou plusieurs) s'autofondant ou s'autolégitimant : par exemple celles qui font appel à un principe axiologique qui peut être nécessaire (le Bien, au-delà de l'existence ; ou encore un Dieu) ou non (la création libre d'un Créateur nécessaire), ou à un principe téléologique (par exemple : l'être a pour fin d'être représenté) ; ou encore les solutions modales contemporaines, dans leurs diverses variantes, qui ne font appel à aucun principe axiologique ou cosmologique. Une très utile anthologie de textes et de références sur la question conclut cette typologie. On constatera la variété et l'inventivité des réponses contemporaines, qui montrent que, contrairement à une opinion répandue, la question est bien vivante.

J'ai tenté au chapitre 3 d'analyser à ma manière la question, tout en fournissant à la fois quelque motif pour la disqualifier dans sa formulation et proposer quelques pistes pour comprendre l'illusion dont elle est porteuse et l'inévitabilité avec laquelle elle s'impose. J'ai entrepris l'analyse de la question *pourquoi*, et j'ai opposé ses présupposés et ses exigences à ceux de la question *qu'est-ce que*, les deux façons de rendre raison des entités primordiales, les événements d'un côté, les « choses » de l'autre. De ces exigences se déduit aisément que la question « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » impose un type de réponse qui contredit la règle propre au *pourquoi* (une entité s'explique par une autre) et qui correspondrait plutôt aux exigences d'arrêt du questionnement imposées par le *qu'est-ce que* (une entité s'explique par elle-même). Il n'y a pas de sens à chercher la cause de l'existence de quoi que ce soit ; et poser la question « Pourquoi quelque chose plutôt que rien ? », c'est implicitement, ou subrepticement, « événementialiser » l'existence, par ailleurs « chosifiée ». C'est ce que prouvent par les effets les confusions auxquelles mènent inévitablement les deux voies directes classiques, la réponse théiste et la réponse necessitariste, comme les voies indirectes (« rien » serait impossible). Reste à se demander comment une telle confusion

entre catégorie de choses et catégorie d'événements est possible. On avance une solution naturaliste à ce problème. Il y a peut-être un gain adaptatif pour les animaux « métaphysiques » à faire fonctionner pour eux-mêmes ces instruments de repérage que sont ces deux questions, et donc à en croiser les exigences.

La seconde partie du livre envisage et creuse quelques réponses.

Celle de Paul Clavier, en dépit de son titre « La réponse (faible) du théiste », est en fait la plus positive, et surtout la plus directe. La réponse semble classique (le recours à un Dieu tout-puissant) mais la méthode est neuve. Ordinairement, en effet, la question est abordée sur le mode *a priori* : l'existence de quelque chose plutôt que rien est alors inférée *a posteriori*. Il part (très légitimement) du fait qu'il y a quelque chose plutôt que rien, et il tente de remonter à la meilleure explication de ce fait en utilisant le mode de raisonnement en vigueur dans la théorie probabiliste de la confirmation. Il compare au moyen de critères « bayésiens » trois théories qui sont autant d'explications rivales de la donnée « il y a quelque chose plutôt que rien » : celle du naturalisme intégral, celle du théisme immanent et celle du théisme transif. La comparaison de la probabilité intrinsèque de ces théories avantage très nettement la première sur la deuxième et celle-ci sur la troisième. Cependant, la comparaison du pouvoir explicatif de ces théories (qui requiert l'évaluation comparée du « critère de pertinence de la confirmation ») inverse totalement ce classement. De sorte que les hypothèses intrinsèquement les plus probables sont aussi les moins explicatives, et inversement. L'enquête révèle néanmoins que les explications en lice ont toutes une coloration théiste plus ou moins avouée, dans la mesure où elles s'appuient soit explicitement sur un être éternel, existant par soi, soit sur une série infinie au titilage étonnamment ordonné. C'est en ce sens que le théisme constitue une réponse faible à la question.

Les deux contributions suivantes ont en commun d'être des réponses indirectes à la question, construites à partir de raisonnements *a priori* : elles montrent que quelque chose existe nécessairement ou encore que le rien serait impossible.

Dans « Question canonique et facticité », Quentin Meillassoux s'efforce d'abord de soutenir que la question n'est pas nécessairement à disqualifier parce qu'elle serait exorbitante ou dépourvue de sens. Il est même possible de la reconstruire en sorte que sa résolution cesse d'apparaître comme hors de portée. Pour ce faire, il commence pourtant par établir qu'il y a bien un élément dépourvu de sens dans une telle question : le « rien », entendu comme néant de toute chose, supporte un usage de la négation qui ne permet pas de lui donner une signification vérifiable. Un « rien » absolu est impensable. Mais au lieu d'en conclure que la question est dénuée de sens, Q. Meillassoux la reformule en ces termes : pourquoi l'impensable serait-il impossible ? Peut-on démontrer qu'une « entité », parce qu'elle est inaccessible au concept, est ontologiquement impossible ? Il met alors en place un doute radical, appuyé sur l'idée qu'une telle démonstration est impossible, et il se donne pour tâche de réfuter un tel doute à l'aide d'un principe qu'il nomme le « principe de factuelité ». Cette réfutation aboutit à la thèse d'une impossibilité effective de l'impensable, et par conséquent du rien absolu, c'est-à-dire à la nécessité de l'existence d'un quelque chose en général.

C'est la même voie négative que suivent Frédéric Nef et Franck Lihoreau à ceci près qu'ils se servent, pour démontrer l'impossibilité du néant, de la métaphysique des mondes possibles, qu'ils acceptent, et de la notion de « monde vide », qu'ils refusent. Leur contribution se présente d'abord comme la discussion d'une réponse indirecte récente qui a semé à certains très prometteuse, celle de Peter van Inwagen, selon laquelle il y a nécessairement quelque chose parce qu'il n'y a qu'un seul monde vide possible alors qu'il y a une infinité de mondes non vides possibles et que tous les mondes possibles sont équiprobables. La probabilité d'un monde vide (de rien) est donc nulle. Cette argumentation a déjà fait l'objet d'une réfutation par Jonathan Lowe qui montrait qu'il n'y a pas de sens à parler de monde vide. En fait, expliquent plus précisément les auteurs, il ne faut pas confondre le concept ontologique de « monde vide » et le concept mathématique d'« ensemble vide ». En outre, le monde vide tel que l'entend van Inwagen ne peut être un monde possible qu'il manque de l'unité nécessaire à un monde quel qu'il soit. On peut cependant prendre un nouveau départ, en s'appuyant sur le principe

selon lequel l'ontologique « survient¹ » sur le physique, et sur le postulat que tout ce qui n'est pas contradictoire peut exister. Appuyés sur ces nouveaux fondements, les auteurs montrent d'une part que « tout existe », et d'autre part que si seul le vide (ontologique) existe, on aboutit à une contradiction, en sorte que nécessairement quelque chose existe. La démonstration s'achève en exhibant plusieurs manières formelles de montrer le caractère contradictoire de la notion même de monde vide. En « appendice », les auteurs discutent la démonstration de R. Nozick prétendant établir que l'existence de quelque chose étant l'« état naturel », il est vain de chercher à l'expliquer.

Dire que l'on doit répondre à la question, c'est accorder une confiance illimitée au principe de raison suffisante : tout doit avoir une raison, jusqu'au fait qu'il existe quelque chose. Savoir si l'on peut répondre à la question, c'est donc mesurer la portée de ce principe, dont on sait qu'il fut formulé expressément par Leibniz conjointement avec la question « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? ». La dernière contribution du volume, celle de Jean-Baptiste Rauzy, part donc de la preuve *a posteriori* de l'existence de Dieu proposée par Leibniz à partir de cette question. Il montre qu'elle est en partie fondée sur le concept d'une raison suffisante qui serait indispensable dans l'intelligibilité des faits extralogiques. Il propose en premier lieu une analyse de ce concept de raison suffisante en déclinant ses formulations selon différents types de propriétés qui y sont impliquées ; il attire l'attention sur sa composante « fonctionnelle » qui est également sous-jacente dans l'approche traditionnelle. Il montre ensuite les illusions auxquelles conduit l'usage ontothéologique du principe de raison suffisante. Il s'agit de ce qu'il appelle une « illusion représentationnelle », c'est-à-dire d'une de ces illusions de la raison dont on peut expliquer l'origine par les affinités structurelles que nous exploitons dans notre compréhension de la réalité. La critique de ce type d'illusions le conduit à privilégier ce qu'il appelle des « objets goodmaniens »,

c'est-à-dire des objets qui sont donnés sous certaines conditions de description. Il y a ainsi une confusion propre à l'idée d'un monde vide, celle existant entre une simple possibilité et une *possibilité considérée comme actuelle*. Or c'est seulement si elle était considérée comme actuelle que cette possibilité pourrait être utilisée dans la recherche d'une origine radicale de toutes choses. Comme aux auteurs précédents, la concevabilité même d'un monde vide paraît donc à J.-B. Rauzy soulever de sérieuses difficultés.

Il n'aurait pas été raisonnable de conclure. Il est au contraire tout à fait rationnel de ne pas conclure. Car la question « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » n'a sans doute livré qu'une faible partie de ses potentialités spéculatives. Pour les auteurs de ce recueil elle a eu une vertu « protreptique », c'est-à-dire d'exhortation, sinon à philosopher, du moins à oser philosopher métaphysiquement. Ils se sont réglés sur ce raisonnement que les Anciens appelaient une *consequenzia mirabilis* et dont on trouve justement le modèle dans un fragment protreptique d'Aristote (ff. 51, V. Rose) : « Il faut philosopher ou il ne faut pas philosopher : s'il faut philosopher, il faut philosopher ; s'il ne faut pas philosopher, il le faut encore [pour justifier qu'il ne le faille pas]. » On dira de même : la question « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? », il faut la prendre au sérieux ou non. S'il faut la prendre au sérieux, il faut tenter d'y répondre ou de montrer pourquoi on ne le peut pas ; s'il ne faut pas la prendre au sérieux, il faut encore montrer pourquoi elle est mal formée, insensée ou vaine.

Le groupe MENS remercie Frédéric Ferro de son travail d'édition des textes réunis dans ce volume.

1. Rappelons que l'on dit que des propriétés P « surviennent sur » des propriétés Q s'il ne peut y avoir de modifications de P sans modification de Q, alors même qu'elles ne peuvent se réduire à Q. Dire que l'ontologique survient sur le physique, c'est dire qu'il ne peut y avoir de différence ontologique sans différence physique, alors même que les caractéristiques ontologiques ne sont pas réduites aux caractéristiques physiques.